

ROBERTSON, Terence, *Dieppe: The Shame and the Glory*.  
Hutchinson & Co. Ltd., Londres, 1963. Nouvelle édition par Pan  
Books Ltd., Londres, 1965, 508 p. Traduction française, Presses  
de la Cité, sous le titre : *La Honte et la gloire*.

Jacques Guoin

Volume 20, numéro 1, juin 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302559ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302559ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Guoin, J. (1966). Compte rendu de [ROBERTSON, Terence, *Dieppe: The Shame and the Glory*. Hutchinson & Co. Ltd., Londres, 1963. Nouvelle édition par Pan Books Ltd., Londres, 1965, 508 p. Traduction française, Presses de la Cité, sous le titre : *La Honte et la gloire*.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 20(1), 137–139. <https://doi.org/10.7202/302559ar>

ROBERTSON, Terence, *Dieppe: The Shame and the Glory*. Hutchinson & Co. Ltd., Londres, 1963. Nouvelle édition par Pan Books Ltd., Londres, 1965, 508 pages. Traduction française, Presses de la Cité, sous le titre: *La Honte et la gloire*.

Le coup de main du 19 août 1942, exécuté à Dieppe par des troupes alliées qui comptaient une majorité de Canadiens, n'a pas fini de faire couler beaucoup d'encre. En raison même de la participation majoritaire du Canada à cette première opération d'envergure alliée contre la forteresse hitlérienne, il importe au plus haut point de signaler à nos compatriotes ce livre, écrit par un Britannique, qui me paraît à peu près définitif sur cette question.

En rétrospective, le raid de Dieppe s'est révélé aux analystes militaires comme l'échec le plus sanglant de la seconde guerre mondiale. De là à dire que les Canadiens en furent les victimes innocentes, il n'y avait qu'un pas. Et un autre coup de pouce

suffisait pour donner à entendre, encore une fois, que le Canada français fut lui-même victime d'une autre noire conspiration anglo-saxonne. Or, à moins de vouloir promouvoir (au vrai sens français du mot) les intérêts particuliers du Canada français par des procédés dignes de feu Goebbels, il importe, en toute honnêteté, de rétablir les faits selon la stricte vérité historique.

Voyons d'abord un peu le détail statistique des troupes engagées dans cette opération. Sur un total de 11,142 hommes de tous grades et des trois armes (marine, armée, aviation), 4,963 étaient des Canadiens. Le reste se composait de 1,075 Britanniques, de 50 Américains, de 15 Français et de quelques autres de différentes nationalités. Donc, les Canadiens formaient environ 45 p. 100 de cette force, dont une partie importante, il est vrai, ne fut jamais engagée, soit 5,056 hommes. Ce qui ramène à plus de 80 p. 100 la proportion totale des Canadiens qui furent effectivement engagés dans cette opération. D'autre part, la seule unité officiellement reconnue comme étant de langue française (*Les Fusiliers Mont-Royal*) ne comptait que 584 hommes de tous grades. Le Canada français représentait donc à peine 12 p. 100 du total des Canadiens engagés dans cette opération. A ce chiffre, il faudrait peut-être ajouter les quelques autres Canadiens de langue française attachés à d'autres unités ; mais, au total, cet appoint ne pourrait guère porter ce pourcentage qu'à 15 p. 100 tout au plus de l'ensemble des troupes canadiennes engagées. Voilà une première vérité qu'il convenait de bien rétablir.

Maintenant, qui fut véritablement responsable, en dernier ressort, de la décision d'engager un si grand nombre de Canadiens dans cette opération ? Nul autre que le Canada lui-même, par la voix de ses chefs militaires et politiques. En effet, comme l'Angleterre était alors occupée ailleurs, notamment en Afrique du Nord, les troupes canadiennes se trouvaient à l'époque les seules disponibles en Grande-Bretagne pour participer à une opération d'envergure contre l'Allemagne. De plus, comme elles étaient impatientes d'agir, après plus de trois ans d'entraînement intensif, ce sont leurs chefs qui insistèrent auprès des autorités anglo-américaines pour qu'elles puissent enfin se faire valoir sur un véritable théâtre de guerre. Deuxième vérité qu'il convenait de rétablir.

Troisième vérité, non moins importante. Qu'est-ce qui a entraîné la décision de tenter un coup de force contre la forteresse hitlérienne dès 1942 ? Deux raisons, dont l'une d'ordre

politique, et l'autre d'ordre militaire. Depuis le début de la guerre, les Alliés n'enregistraient que des défaites; seuls les Russes, depuis juin 1941, parvenaient à endiguer le flot des hordes germaniques. Il fallait à tout prix, du point de vue politique, montrer aux Russes que les Alliés étaient résolus à combattre côte à côte avec eux en vue d'un objectif commun: la défaite de l'Allemagne nazie. En outre, décidés à envahir l'Europe tôt ou tard, les Alliés devaient absolument acquérir une expérience capable de leur faire éviter une catastrophe irrémédiable. Selon le mot de Mountbatten, chef suprême des opérations combinées et chargé du raid de Dieppe, les malheureuses victimes de ce premier coup de force allié contre l'Allemagne ont, par leur sacrifice, évité un holocauste qui eût été, sans eux, incontestablement plus sanglant le 6 juin 1944.

Bref, replacé dans sa véritable perspective historique, le raid de Dieppe de 1942, tout en restant un échec, sur le plan militaire, et une tuerie lamentable, sur le plan humain, ne marqua pas moins une étape indispensable à la défaite définitive de l'Allemagne nazie en mai 1945. Pour ce qui est de l'aspect militaire de ce désastre, il convient de rappeler que deux conditions préalables essentielles s'imposaient, pour qu'on pût le moins bien réussir: un élément de surprise, et une attaque de flanc puissamment appuyée par l'artillerie navale et l'aviation. Or, ces deux conditions s'excluaient l'une l'autre, puisque l'élément de surprise ne pouvait être réalisé à moins de renoncer au soutien de l'artillerie navale et de l'aviation. On se résigna à accorder la priorité à l'élément de surprise, au détriment de l'autre condition. Ce fut là l'erreur fondamentale la plus grave, bien qu'on s'en rendît compte en haut lieu, semble-t-il, puisque Montgomery lui-même avait entériné cette ultime décision avant de partir pour l'Afrique du Nord. Malheureusement, les impératifs politiques l'emportèrent sur les principes élémentaires de la guerre. D'où l'échec inévitable du raid de Dieppe.

Voilà ce qu'explique le livre de Terence Robertson, tout en retraçant, minute par minute, ce violent combat de neuf heures, dans toute sa complexité et dans toute sa furie. Les seuls faits d'armes des nôtres dans cette bataille impitoyable, c'est-à-dire les Ménard, les Vermette, les Dumais, les Daudelin et les Dubuc, sans compter leurs 111 compagnons qui y ont laissé leur vie, suffisent à nous faire recommander la lecture de ce livre à tous les Canadiens français.

JACQUES GOUIN